

Paris, le 9 novembre 2004

Palais du Luxembourg
Salons du Boffrand

Cérémonie de remise de la cravate
de Commandeur des Arts et Lettres
à Monsieur Jean Cluzel

DISCOURS DE REMERCIEMENT DE MONSIEUR JEAN CLUZEL

Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques,

▪ APRÈS RAYMOND QUENEAU

Raymond Queneau estimait qu'il existait 99 manières de raconter l'histoire d'une vie.

Vous venez, Cher André Damien, d'inventer la centième. Et je vous demande d'accepter tous mes remerciements puisque cette invention me concerne et que, grâce à vous, me voici reconnu digne de porter la Cravate des Arts et des Lettres.

Mais je sais que je la dois à votre talent d'avocat ; cette profession qui, nous apprenez-vous sur le site Internet de l'Académie, « *donne des satisfactions intellectuelles de liberté totale, la joie de la controverse, les triomphes du théâtre, et, enfin un contact cœur à cœur avec des hommes* ».

Vous avez donc triomphé :

- en première instance devant vos confrères du Conseil de l'Ordre en me proposant pour une nomination de type ascensionnel au grade le plus élevé de cet Ordre
- puis, cet après-midi, devant un public à l'évidence conquis par une magnifique plaidoirie prononcée en faveur :
 - collègue au Parlement
 - serviteur des mêmes collectivités territoriales
 - confrère à l'Académie

Et en vous drapant dans vos qualités de :

- lieutenant de France de l'Ordre du Saint Sépulcre
- Chevalier de l'Ordre souverain de Malte
- ancien Conseiller d'État — et, durant 4 ans, responsable des affaires culturelles au Ministère de l'intérieur —
- chargé — par notre Académie — de préparer et d'animer les cérémonies du centenaire de la loi du 9 décembre 1905

Vous avez magistralement gagné ce procès en *commanderie*, si vous me permettez ce néologisme osé, et j'en suis l'heureux bénéficiaire.

Permettez-moi maintenant, Cher André Damien, de remercier les personnalités qui nous entourent ; représentants des quatre familles dont je suis, l'un des modestes membres :

1) Famille académique

- présente autour de Monsieur le Chancelier Pierre Messmer, de l'Institut, de Monsieur le Chancelier honoraire Édouard Bonnefous
- de Madame et Messieurs les Secrétaires perpétuels des Inscriptions et Belles Lettres, des Beaux-Arts, des Sciences, du Président et des membres de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, de l'Académie française et de l'ensemble de l'Institut

2) Famille institutionnelle

- réunie autour de Monsieur Pierre Mazeaud, Président du Conseil Constitutionnel, de membres des Cabinets de l'Élysée, de Matignon, de membres du Sénat parmi lesquels les Vice-présidents de la Haute Assemblée, le Président Josselin de Rohan, le Président de la Commission des finances et le Rapporteur général du budget entourés d'amis Sénateurs, de collaborateurs du Sénat et de membres du secrétariat de groupes sénatoriaux.

3) Famille bourbonnaise

- rassemblée autour du Préfet de l'Allier Monsieur Patrick Subrémon, et de mon ami le Sénateur Bernard Barraux

4) Famille médiatique

- celle des médias (presse, radio et télévision)
- celle des Associations et des Clubs de réflexion
- sans oublier l'équipe de Canal Académie : première radio académique francophone sur le web

II UN PARI

Vous avez bien voulu, Cher André Damien, jeter un regard amical sur les premiers pas de ce jeune couple qui avait décidé — il y a 57 ans à Bransat au fin fond de l'Allier — de confronter ses idées à la réalité mais aussi, *avec d'autres, de changer l'Allier* en lui apportant des raisons d'agir et d'espérer.

Née entre les deux guerres, ma génération savait que ceux de 39 ajoutés à ceux de 14 avaient des droits sur elle : nous devions tenir la place de ceux qui manqueraient toujours. Surtout lorsqu'il fallait, comme c'était le cas, être fidèle au message de ce jésuite mort à Dachau en janvier 1945. À ce jésuite, qui nous avait conseillé — et je vous remercie, Cher André Damien, de l'avoir rappelé — de consacrer nos vies à bâtir le socle du renouveau de notre pays pour prendre, dans la vie civile, le relais de ceux qui, par les armes, avaient rendu son honneur à la France.

Il fallait donc trouver une source d'humanisme, proche, offerte, inépuisable qui pourrait soutenir notre énergie, faire jaillir des idées et nous donner la force de ne jamais faiblir dans l'action.

- Or cette source existait.
- Elle était à notre portée.
- Elle jaillissait de l'œuvre des écrivains Bourbonnais.

Ce fut notre chance.

Mais cela mérite explication.

III UNE SOURCE DE VIE

Le hameau où nous avons décidé de vivre était proche de Saint-Pourçain-sur-Sioule rendu célèbre au XVI^e siècle par l'humaniste Blaise de Vigenère.

À quelques kilomètres de là où naquirent et vécurent :

- **Émile Guillaumin**, premier paysan-écrivain auteur de *La vie d'un simple*, paru chez Stock en 1904, histoire inoubliable d'un pauvre laboureur au XIX^e siècle ; ce livre qui a connu et connaît une renommée mondiale.
- **Émile Mâle**, de l'Académie française, découvreur de l'histoire des cathédrales
- **Valery Larbaud**, l'un des maîtres de la littérature française au XX^e siècle

Hélas, tous les trois devaient mourir dans les années 50. Nous devions donc — toujours avec d'autres — en recueillir l'héritage pour en faire bénéficier celles et ceux qui allaient s'engager dans l'action avec nous.

Mais la civilisation était traquée de toutes parts ; en 1953, paraissait **FAHRENHEIT 451** roman de Bradbury. 451 degrés Fahrenheit représentent la température à partir de laquelle un livre s'enflamme et se consume. L'auteur voulait alerter notre génération en prédisant l'arrivée d'une société où la lecture, source de questionnement et de réflexion, serait considérée comme acte anti-social. D'où la présentation, dans ce livre, d'un corps spécial de pompiers chargés de brûler les livres.

Certes, il s'agissait d'un roman, mais il fallait aussi le considérer comme un texte prémonitoire. Si aujourd'hui on ne brûle pas les livres ou, plutôt, si on ne les brûle plus, il arrive, qu'ici ou là, on les interdit. Nous savons bien que, parfois, la société se charge elle-même du **muselage** de la pensée :

- d'abord, lorsqu'un livre ne répond pas aux canons du politiquement correct ou du culturellement correct une ORMETA, comme une pieuvre, étend ses tentacules ; et le silence s'installe avec autant d'efficacité que l'action du feu
- ensuite, parce que la télévision, média numéro 1 de la connaissance dans la société occidentale réserve ses émissions de littérature durant « LA NUIT ET L'ÉTÉ » pour reprendre le titre du rapport de Catherine Clément paru il y a peu.
- et, enfin, si l'on interroge Marcel Gauchet, on apprend qu'au cours des cinquante dernières années le nombre d'étudiants a explosé tandis que celui des livres n'a pas bougé — et pas davantage celui des journaux —. Bien au contraire. Ce que Marcel Gauchet traduit par une formule suggestive : « le niveau monte, le livre baisse ».

Et pourtant, dans notre coin de Bransat nous savions que les livres — ceux de la réflexion et du questionnement — étaient nécessaires à l'action que nous voulions mener ; afin de la nourrir et d'assurer notre perpétuel ressourcement. Nous devons du reste trouver confirmation de la nécessité des livres et de la lecture en consultant « *la bibliothèque imaginaire du collège de France.* »

Elle est celle de « *trente-cinq professeurs du collège de France parlant des livres qui ont fait d'eux ce qu'ils sont* »

On ne s'étonnera pas que mes regards se soient portés en priorité vers Jacqueline de Romilly et sa confession :

« Thucydide fut l'homme de ma vie. À son école, j'ai peu à peu appris des vertus austères (...) La profondeur de ses analyses m'invita à creuser à mon tour de mon mieux tout ce qui éclairait cette pensée (...) En bien ou en mal, je lui dois non seulement le sujet de mes recherches mais leur méthode et jusqu'à des traits de caractères. »

Dont acte.

Nous avons donc décidé de nous nourrir des œuvres d'écrivains proche de nous. Et, pour mieux accorder nos actions à nos réflexions nous avons donné la priorité à ce — qu'après MONTAIGNE mais plus modestement — nous appelions notre LIBRAIRIE BOURBONNAISE.

Pour nous inspirer de l'œuvre de ces auteurs qui avaient fait de nous ce que nous étions grâce à eux devenus.

IV UNE VOCATION À L'UNIVERSEL

J'ai cité trois auteurs et trois seulement parce qu'ils furent nos guides et nos mentors dans une traversée de plus d'un demi-siècle :

- Émile Guillaumin
- Émile Mâle
- Valéry Larbaud

Tous les trois ont atteint à l'universel.

Rappelons à ce sujet ce que déclarait Jean Anglade s'insurgeant que le LAROUSSE considérait Henri Pourrat, originaire de l'Auvergne, comme l'un des maîtres de la littérature régionale :

« Voilà un mot que Pourrat n'aimait guère... Est-ce que toute littérature n'exige pas une toile de fond ? Corneille faisait-il du régionalisme castillan en écrivant « LE CID » et Flaubert du régionalisme normand dans « MADAME BOVARY » ? Et pourtant qui songe à traiter ces écrivains de régionalistes ? La qualité n'est pas plus régionaliste en littérature qu'elle ne l'est en sculpture ou en peinture... »

Jacques de Bourbon Busset, est, lui aussi, lié au Bourbonnais par ses origines comme tous les Bourbons. Pour cet illustre Académicien :

« L'universel s'atteint par le singulier parce que le cœur de l'intelligence est l'intelligence du cœur. »

En quelques phrases qu'il me soit permis de rappeler les mérites de ces trois écrivains qui nous guidèrent alors et nous guident toujours :

Émile Guillaumin (1873-1951) : Sage et prophète
né à Ygrande (Allier)

Émile Guillaumin s'était vite révélé un élève remarquablement doué, sérieux, appliqué, intelligent. Il aimait l'orthographe et la grammaire : « sans elles, on ne peut écrire » aimait-il à dire. Il fut premier à l'examen final de catéchisme et premier du canton au certificat d'études. « Toi, lui dit l'instituteur, tu pourrais faire ton chemin, si tes parents pouvaient te pousser ». Les parents ne sont pas contre. Ni pour, d'ailleurs. Ils hésitent. Et c'est l'enfant, lui seul, qui va trancher. Né paysan, il sera paysan ! Tout simplement par fidélité au monde paysan.

C'est en 1904, chez Stock, que paraît le maître livre grâce auquel Emile Guillaumin sera bientôt connu du monde entier : La vie d'un simple. Ce roman conte la vie de Tiennon, métayer bourbonnais, né en 1823. La langue est belle et claire. L'histoire ne comporte ni

rebondissements, ni péripéties dramatiques ; mais elle est pleine d'enseignements, et surtout elle est vraie ; le lecteur le sent de suite.

Octave Mirbeau qui fit connaître cet ouvrage à Daniel Halévy, disait : « Voilà un livre qui me rend optimiste ». Halévy fut d'autant plus étonné de cet éloge qu'il connaissait Mirbeau comme un critique particulièrement intransigeant « l'âpreté même » et dont la parole « coulait comme un flot acide ». Il eut donc le désir de lire le livre puis aussitôt de déclarer son enthousiasme : « La Vie d'un simple raconte la vie rurale sans la déformer, ni l'embellir ; il la montre dans sa rudesse, sa grandeur régulière, inexorable comme le cours des saisons auxquelles elle est liée. (...) Entre l'homme et la terre, un contrat sévère s'est formé ». (...) La valeur du livre de Guillaumin est plus grande encore ; l'homme de la terre est partout pareil à lui-même : en France, en Italie, en Allemagne, en Russie. Le livre, l'œuvre, la pensée d'Emile Guillaumin témoignent pour une humanité terrienne condamnée au mutisme par les conditions mêmes de son labeur. (...) Guillaumin a parlé pour un peuple, qui lui doit de ne pas l'oublier ».

Émile Mâle (1862-1954) : l'homme des cathédrales
né à Commentry (Allier)

Par quelles secrètes affinités, par quels cheminements, Emile Mâle fut-il conduit à se consacrer à l'histoire de nos églises ? Amoureux de toute beauté, voici qu'une révélation fixa tout à coup son destin. « Au sortir de la Rue d'Ulm, écrit-il, je fis un rapide voyage à Florence, qui fut un éblouissement. Il faut croire qu'il y avait entre ma nature et le Moyen Age une harmonie préétablie, car ce qui m'enchanta à Florence, ce fut moins la charmante Renaissance italienne du XV^e siècle que les grands monuments contemporains de Dante et les fresques de Giotto. Il me semblait que je me découvrais moi-même et j'eus le pressentiment de ce qu'allait être ma vie. »

Lorsqu'il évoquera, bien des années plus tard, le souvenir de cet éblouissement, il sentira toujours en lui l'émotion des premières heures de sa vocation : « il faut, dira-t-il, qu'à un certain moment de sa vie, chaque homme soit un Christophe Colomb et découvre son Nouveau Monde. »

Pour lui, toute œuvre d'art était devenu un signe que la patience du chercheur devait permettre d'interpréter. Le secret de la cathédrale, de ses voûtes, de ses colonnes, de ses vitraux, de ses statues, tout pouvait s'élucider pour qui voulait remonter à l'idée de sa création. Cet esprit unique dans le foisonnement de ses expressions et qui donne forme à l'œuvre entière, c'est ce qu'il fallait retrouver pour l'expliquer aux hommes de son époque. Émile Mâle s'est donc mis à la recherche de l'esprit ordonnateur des cathédrales du XIII^e siècle, lorsque — selon une expression célèbre — les cathédrales étaient blanches.

Il avait trouvé sa voie et devait la suivre avec une persévérance qui force l'admiration. Ce siècle représentait à ses yeux un point de perfection où l'art chrétien avait le mieux exprimé un véritable moment d'équilibre humain, artistique et spirituel. Car, pour lui, l'église du XIII^e siècle est une Somme ; elle est le miroir de la nature, de la science, de la morale et de l'histoire.

"Symbole de foi, écrivait-il, la cathédrale fut aussi un symbole d'amour. Tous y travaillèrent. Le peuple offrit ce qu'il avait : ses bras robustes. Il s'attela aux chars, porta les pierres sur ses épaules. Le bourgeois donna son argent, le baron sa terre, l'artiste son génie. Pendant plus de deux siècles, toutes les forces vives de la France collaborèrent : de là, la vie puissante qui rayonne de ces œuvres éternelles. Les morts mêmes s'associaient aux vivants : la cathédrale était pavée de pierres tombales ; les générations anciennes, les mains jointes sur leurs dalles funéraires, continuaient à prier dans la vieille église. En elle le passé et le présent s'unissaient en un même sentiment d'amour. Elle était la conscience de la cité. »

Telle fut la pensée géniale d'Émile Mâle, celle qui le situe en dehors et au-dessus des historiens d'art qui ont étudié les chefs-d'œuvre du moyen âge. Historien de la civilisation plus encore peut-être que de l'art, il occupe dans l'histoire des idées une place que nul ne lui dispute. Il est au point de départ de toute une école, qui a voulu comprendre toujours plus profondément la cathédrale en ne se bornant pas à commenter des formes mais en cherchant à en scruter l'esprit.

Valery Larbaud : écrivain cosmopolite
Vichy (1881-1957)

Larbaud fut longtemps un écrivain « confidentiel » ; ses poèmes par un riche amateur furent édités en 1908 à une centaine d'exemplaires ! Homme discret, s'il en fut, raffiné, cultivé, parcourant les capitales européennes d'où il écrivait *des lettres* de... que le voyageur d'aujourd'hui aurait profit à relire avant de mettre ses pas dans les siens pour mieux se pénétrer de l'esprit d'un pays. Il parlait peu de lui, tout en poursuivant son dialogue intérieur et se convertit, mais sans éclat, au catholicisme en 1912. Au moment où sa renommée s'affirmait dans le milieu des écrivains, il fut victime, en 1935, d'un accident cérébral qui le laissa de longues années incapable d'écrire et même de s'exprimer.

Jacques Duhamel, alors Ministre des affaires culturelles devait dire — en 1973 — qu'il « restait alors 22 ans de vie à Larbaud, ou corrigerait-il, 22 ans de mort. » Et Duhamel

savait de quoi il parlait puisqu'il était atteint de la même maladie. Et ses proches, parmi lesquels je me trouvais, assistèrent à son long calvaire.

On peut être fier de ce grand écrivain, qui de tout ce que fut sa vie a, dans un style admirable, fait son miel : souvenirs d'enfance, belles amours, images cueillies en gerbes au cours d'innombrables voyages. Larbaud sait que le bonheur existe ; il le cherche ; parfois il le trouve ; l'amour et l'humour font alors chez lui bon ménage, sans jamais dépasser le pudique refus d'en dire plus qu'il ne faut.

Son amour des voyages lui a permis de mieux comprendre les beautés de son cher Bourbonnais. Voyageur, il sut également être sédentaire. Cosmopolite, il est filialement attaché à sa terre natale. Jusqu'à ce qu'il soit frappé de paralysie, il n'a cessé de vagabonder à travers l'Europe, mais pour toujours revenir à *cette gare enfin tranquille au cœur frais de la France*, qu'est — selon lui — le Bourbonnais, son magnifique duché.

Mais l'homme de lettres garde pour nous tout son intérêt. par sa culture, il reste à la fois un témoin et un exemple : Valery Larbaud a voyagé à travers les livres comme à travers les continents. Lecteur infatigable, essayiste lucide, il a contribué à élargir l'horizon de ses contemporains.

Et, par conséquent, le nôtre, celui de ces hommes et de ces femmes qui en janvier 1955 créaient le premier Club de réflexion en France. Et le seul, de cette époque, à poursuivre encore son action en réunissant, chaque année, dans ses carrefours, plus de 3 000 personnes au total.

Encore faut-il préciser que Bransat, commune de 500 habitants se trouve à quelques dizaines de kilomètres des trois principales villes (Moulins, Vichy et Montluçon). Par tous les temps les fidèles des carrefours parcourent 60 à 100 kilomètres pour y participer.

N'était-ce pas la meilleure réponse qui pouvait être donnée à ceux qui doutaient de l'esprit.

N'était-ce pas donner raison à GOETHE enseignant à Eckermann que ce n'était pas les réussites du talent mais le caractère d'un écrivain qui déterminait son importance et justifiait son influence.

V D'AUTRES ENCORE !

J'aurais pu évoquer Albert Londres l'un des plus grands journalistes de notre temps. Heureusement, notre confrère Henri Amouroux en entretient la mémoire en faisant mettre les pas de tant de jeunes journalistes dans ceux d'Albert Londres à Cayenne, à Moscou, à Pékin, que sais-je encore !

Et pourquoi ne pas citer René Fallet, à qui nous devons, entre autres, le film :

- Banlieue Sud-Est

Sans quitter le cinéma il faut aussi faire état de la gloire d'Audrey Tautou, cette jeune Montluçonnaise qui a donné tant de grâce, tant d'intelligence et tant beauté, au *FABULEUX DESTIN D'AMÉLIE POULAIN*.

Nous allons du reste la revoir dans *UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES* film tiré par Jean-Pierre Jeunet du roman de Sébastien Japrisot.

VI UNE CULTURE VIVANTE

Les artistes et les écrivains bourbonnais d'aujourd'hui partagent avec Valery Larbaud, l'ambition de faire avec de la vérité et (leurs) rêves un peu de prose française. Dans leur sillage, d'autres restaurent et font revivre le patrimoine par fidélité à celles et à ceux qui construisirent le *Pays d'Anne de France* : afin de le transmettre encore plus beau à leurs descendants. Grâce à quoi ils espèrent que leurs plus chères pensées trouveront un écho dans le cœur d'autres hommes. Vivant et travaillant dans une heureuse province, ils veulent faire partager ce qu'ils reçoivent d'elle. Chacun, sans doute, voudrait que, de son œuvre, on puisse dire ce que Baudelaire écrivait de celle de Banville : « *elle représente les belles heures de la vie, c'est-à-dire les heures où l'on se sent heureux de penser et de vivre.* »

Pour donner souffle à ce mouvement littéraire provincial et en assurer la maintenance furent lancées en 1983 les biennales du livre et des écrivains bourbonnais ; dont une version actualisée fut présentée ici même — en ces salons de Boffrand — le mardi 22 juin 2004.

C'est à l'occasion de la VI^e Rencontre des écrivains Bourbonnais, que furent — en 1990 — décernés les premiers Prix Allen.

Le titre de ces prix est emprunté à un épisode de l'histoire bourbonnaise du XIV^e siècle. Le 1^{er} janvier 1366. Louis II — le bon Duc Louis de la chronique — rentra à Moulins après une captivité de sept ans à Londres où, à la suite du Traité de Brétigny en 1360, le roi Edouard III d'Angleterre l'avait emmené comme otage. Il allait, ce jour-là, créer l'Ordre de l'Écu d'Or, un écu au centre duquel était inscrit le mot *Allen*. Au grand dîner qu'après la messe il leur offrit, le Duc prit soin d'expliquer aux nouveaux chevaliers — ils étaient 24 — que le mot *Allen*, emprunté à l'anglais du temps et signifiant tous, devait à ses yeux, s'expliquer par toute une phrase « *Soyons tous ungs dans la deffense de nos pays et là où nous pourrons trouver et conquister honneur par fait de chevalerie.* » Valery Larbaud a repris le mot comme titre d'un de ses livres dans lequel il présente le Bourbonnais à quelques amis au cours d'un voyage initiatique.

Ainsi se retrouvent, chaque automne, et sous le patronage d'Allen, écrivains, artistes, éditeurs, serviteurs et restaurateurs du patrimoine Bourbonnais, chacun n'ayant pour objectif que d'œuvrer au projet humaniste auquel chacun peut consacrer sa vie. Ce mouvement a facilité et facilité pour le seul Bourbonnais la publication — bon an mal an — d'une centaine de livres.

VII ENVOI

Venus du Bourbonnais, pays d'harmonie, pays d'Allen et avec de solides équipes d'amis nous nous sommes inspirés pour conduire notre action d'une maxime de Jacques de Bourbon Busset pour lequel « *Rien ne paie mieux que la constance parce qu'elle est la fois le chemin et la progression sur le chemin.* »

C'est ainsi que, tout au long de notre vie, nous avons eu la joie d'être acceptés par vous tous, chers confrères, chers collègues, chers amis et, le bonheur de travailler ensemble — à notre place — au service de notre pays. En ce moment dont, ma femme et moi, mesurons toute l'intensité, je veux simplement — et de tout notre cœur — vous assurer de notre profonde et reconnaissante gratitude.